

Conflits de *themata*¹

J'ai fait part dans l'argument adressé à Françoise Delbos de l'embarras dans lequel me mettait le fait de parler du dernier livre de François Balmès. Dès première lecture, pourtant, j'avais très rapidement dit oui à la proposition qu'elle me faisait d'intervenir sur cet ouvrage, qui me paraissait d'une grande pertinence, tant dans ses jugements latéraux que dans l'axe même de son travail — comme c'est si souvent le cas avec Balmès. Mais voilà que lors de ma seconde lecture, à la recherche du point précis par où j'allais entrer en matière et en discussion avec lui, je ne cessais de me retrouver bredouille : pas de prise, rien qui m'aurait permis de lancer une interrogation susceptible de développements éristiques, et peut-être, avec un peu de chance, heuristiques. Je n'en revenais pas, et parcourais de façon de plus en plus irritée les pages qui continuaient cependant de m'apparaître comme témoignant d'une lecture de Lacan d'une grande finesse et subtilité. Que se passait-il ?

Je pouvais pourtant me sentir pris directement à partie, dès les pages intitulées « Entrée dans la question de l'aliénation », puisqu'en faisant valoir la question de l'origine dans la théorie lacanienne telle qu'il a toujours entendu la présenter, j'y trouvais des phrases telles que : « Et l'on nous parle d'éviction de l'origine² ? ». Certes, cette phrase se conclut sur un point d'interrogation, qui pourrait sembler poser une question, et non un point d'exclamation qui sentirait son indignation, voire sa condamnation.

On pourrait donc croire que sur ce point, nous occupons des positions strictement opposées, en pleine contradiction l'une avec l'autre. C'est vrai. Autant j'ai pu insister sur le fait que le sujet barré est conçu par Lacan comme dépris de tout être, autant Balmès n'aura eu de cesse de faire valoir, avec beaucoup de cohérence à mon avis, que Lacan ne cesse de parler d'être, bien au-delà de sa période, disons, « heideggérienne ». De même pour l'origine : j'ai voulu montrer, dans *L'Éviction de l'origine*³, précisément (livre dont je peux savoir que Balmès a été un lecteur appliqué vu que la seule réunion que nous ayons jamais eue a porté sur cet ouvrage, à Aix-en Provence, je crois, en 1995), que Lacan *délocalise* l'origine que Freud pointait dès *Totem et tabou*, origine qui lui était aussi indispensable que le *Fiat Lux* chez Newton, qui passa tant de

¹ Intervention prononcée à l'occasion de la sortie du livre de François Balmès, *Structure, logique, aliénation*, lors de la matinée du 11 mars 2012 à l'IPT, Paris XIV, à l'initiative de Françoise Delbos, directrice de la collection Scripta aux Editions Érès. NDLR.

² François Balmès, *Structure, logique, aliénation. Recherches en psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2011, p. 66.

³ Guy Le Gaufey, *L'éviction de l'origine*, Paris, Epel, 1994.

temps à évaluer l'âge du monde. Balmès, de son côté, fait partie de celles et ceux qui tiennent que, concernant le sujet par exemple, puisqu'il n'est pas éternel, et qu'il existe d'une façon ou d'une autre, il faut bien qu'il ait un point origine. Quel fou, quel insensé dira le contraire ?

Je n'ai trouvé de secours dans cet affrontement diamétral qui me laissait coi face au livre de Balmès que dans la notion de « themata » élaborée il y a déjà pas mal de temps par ce grand historien des sciences que fut Gerald Holton. Par ce mot qu'il introduisait en plein cœur de la rationalité scientifique, Holton entendait des croyances tenues pour des évidences indiscutables par des scientifiques de renom. Il les présentait comme un « prototype d'explication [qui] est une prise de position thématique (*thematic commitment*). Ce n'est pas une nécessité logique ou expérimentale⁴ ».

Un exemple permettra de comprendre mieux de quoi il s'agit. Newton postula très tôt que, dans l'étude des phénomènes physiques, derrière l'apparent désordre, il convient de postuler, et donc de chercher et de trouver, l'ordre qui y préside. C'était bien sûr le cas éclatant, à son époque, avec la valse incompréhensible des planètes telle qu'on la connaissait depuis le ciel grec, et que les lois képlériennes permettaient de concevoir comme relevant d'un ordre strict, mathématiquement réglé. Mais voilà qu'au milieu du XIX^e siècle, et l'irruption de la thermodynamique, le moindre gaz en équilibre stable dans un récipient quelconque devait être décrit comme un incessant tourbillon de molécules s'entrechoquant sans cesse : derrière l'ordre apparent, le désordre réel devenait premier. Réaction d'Einstein par l'un de ses fameux trois articles de 1905 : le mouvement brownien se révèle dépendre des lois élémentaires du choc, et les molécules se bousculant sans trêve agissent comme des boules de billard en permanente collusion, ce qui relève de la mécanique classique. Retour à l'ordre derrière le désordre. Mais l'affaire continue : à peine trente ans plus tard, il est admis au sein de la majeure partie de la gent physicienne que les électrons changent d'orbite, non au gré de leur fantaisie, mais d'une façon que seule la statistique peut approcher, selon un savoir aussi certain qu'approximatif. Retour au désordre initial. Et Einstein de répliquer encore : nous en sommes là pour l'instant, d'accord, mais il reste préférable de postuler l'existence de « variables cachées » grâce auxquelles il reste permis de postuler que le désordre n'est pas premier, que c'est bien l'ordre qui prime. Etc.

Sur la question de l'être et de l'origine tels qu'on peut les estimer à l'œuvre dans l'enseignement de Lacan, je crois bien que Balmès et moi en sommes là : aussi capables l'un que l'autre d'aligner autant de citations qui prouvent la présence de ces deux termes que d'autres citations qui marquent leur exclusion, parfois assénée avec violence. Devons-nous pour autant en conclure à une parfaite ambiguïté de la part de Lacan à cet endroit ? Pas sûr ! La seule

⁴ Gerald Holton, *The Scientific Imagination. Cases Studies*, New York, Cambridge University Press, 1978, p. 20.

chose certaine, c'est qu'il était bien moins embarrassé que nous sur ces points, pressé qu'il était d'avancer, et donc moins soucieux de consistance que ses éventuels commentateurs. Mais une fois repéré que la bouteille est à moitié pleine ou à moitié vide, dès que l'un fait valoir son point de vue, éminemment partiel pour des raisons très contraignantes de cohérence interne du propos, il devient impossible à l'autre de le laisser s'avancer et gagner tout le terrain. Et comme c'est logiquement une contradiction, et non une contrariété, il n'y a pas de moyen terme, de synthèse astucieuse qui viendrait harmonieusement articuler les deux positions.

Je suis bien sûr tenté de mettre au compte de la facilité d'expression le fait que tout au long des séminaires, Lacan parle effectivement, et plus d'une fois, de l'« être du sujet », et même de son « origine », voire de ce moment originaire — et mythique entre tous ! — où le sujet se verrait confronté pour la première fois au signifiant primordial : toutes ces figures de style sont quasi imposées dans la langue, et nul ne peut parler de quoi que ce soit sans lui accorder ce minimum d'être que véhicule le verbe comme copule. Mais je sais bien que cette argumentation, aussi véridique qu'elle soit, n'emporte pas toute la décision. Lacan se laisse aller à parler de l'être du sujet et de son origine pas seulement pour suivre les plis de la langue. Balmès a raison et son *Ce que Lacan dit de l'être* sonne juste, sans cependant emporter de ce fait toute la décision. Pourquoi ?

Parce qu'il me semble que l'originalité de Lacan a consisté, contre toute la tradition philosophique à cet endroit, à retirer l'être au sujet qu'il mettait de ce fait en orbite, celui représenté par un signifiant pour un autre signifiant, celui qui est aliéné et séparé, dans la formule du fantasme, à cet objet *a* qui, lui aussi, n'a aucun accès direct à l'être. La négativité qui les frappe tous deux prend certes son appui sur la positivité quasi naturelle inscrite dans la langue, là où la notion d'être est d'une telle richesse dialectique — surtout si l'on est passablement hégélien, comme Balmès en donne plus d'une preuve — au point que c'est presque un jeu d'enfant d'inclure le non-être dans le développement même de l'être. Mais cette gymnastique ne m'enthousiasme guère, et je dois dire qu'à certains endroits du présent livre de Balmès, elle a eu pour effet d'accélérer ma lecture tant j'en venais à me dire qu'au terme de tant de jongleries dialectiques, tout ça allait forcément retomber sur ses pattes.

Avec de tels themata, chaque camp, pour autant du moins qu'il songe à se constituer comme tel, se dépêche de prédire un sombre avenir aux partisans de l'autre camp : du côté du « pas d'être, pas d'origine », on laisse entendre que celles et ceux qui en pincet pour l'être ne vont pas tarder à rejoindre le bercail religieux qui, patiemment, attend les psychanalystes en mal de consistance théorique. Du côté des partisans de « l'être et l'origine », on ne voit dans ceux d'en face que des suiveurs qui ne lisent dans le texte lacanien que ce que certains leur indiquent impérieusement du doigt, sans prendre soin d'en mesurer la complexité.

À se centrer sur cet « être de non-étant », formule clef par laquelle Lacan établit son sujet new look, il est fatal qu'on en vienne à basculer d'un côté ou de l'autre, même si, refusant toute crispation idéologique, on sait bien que les deux pans de la formule sont indissociables. Est-ce l'être qui l'emporte sur le « non-étant », le fait que le sujet n'accède à aucun signe qui en ferait un phénomène repérable, si ce n'est celui de son propre évanouissement ? Est-ce le « non-étant » qui prend la préséance en forant dans l'être ce trou où le sujet a lieu en tant qu'événement, et non plus en tant qu'être ?